

Dr David Bauer, Étude biblique inductive, Conférence 22, Jacques 2:14-20

© 2024 David Bauer et Ted Hildebrandt

Il s'agit du Dr David Bower dans son enseignement sur l'étude biblique inductive. Il s'agit de la session 22, Jacques 2 : 14-20.

Nous sommes maintenant prêts à passer à la deuxième partie du chapitre 2. Comme vous vous en souvenez, nous avons l'exhortation au début du chapitre 2, mes frères, ne montrez aucune partialité lorsque vous gardez la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, le Seigneur de gloire, qu'il va ensuite étayer en développant l'argumentaire à l'appui concernant la partialité.

En fait, les arguments à l'appui sont le double argument ici dans 2 : 1 à 13, à savoir que la partialité est contraire à l'élection de Dieu, à l'élection des pauvres par Dieu. Cela se trouve, bien sûr, dans 2 :2 à 7. Et puis cette partialité est contraire à la loi, 2 :8 à 13. On pourrait dire contraire à la loi de Dieu, 2 :8 à 13.

Maintenant, de 2 :14 à 26, il soutient en fait tout ce qu'il dit de 2 :1 à 13 en introduisant réellement l'argument concernant la justification. La justification par une foi qui s'exprime dans les œuvres s'oppose à la séparation entre la foi et les œuvres, insistant maintenant sur le fait que toute foi qui est vraie foi, c'est-à-dire une foi valide, doit avoir pour corollaire ce qu'il continue d'appeler les œuvres. Ceci, bien sûr, suggère que le problème, le problème fondamental qui se cache derrière 2 : 1 à 13, est une bifurcation, une dichotomie, une séparation de la foi et des œuvres.

Bien sûr, à ce stade, nous savons ce que James pense de la bifurcation et de la division. Il fonctionne sur la base que Dieu est Un. C'est une vérité fondamentale sur Dieu, qu'il tire du Shema de Deutéronome 6. Ici, ô Israël, le Seigneur, notre Seigneur, est un seul Dieu.

Dieu est Un, pas simplement dans le sens qu'il n'y a pas d'autres dieux, mais c'est bien sûr un aspect de la signification du Shema et peut-être un aspect dominant dans le contexte du Deutéronome. Mais il y a aussi un autre aspect que Jacques souligne, à savoir que Dieu est un dans le sens où il est indivis, qu'il est entier, que Dieu est parfaitement cohérent autour du centre de l'engagement à faire le bien, de l'engagement à donner et donner du bien envers sa création humaine et spécifiquement envers son peuple, ceux qui croient en lui. Or, cette bifurcation est donc, comme je l'ai dit, très offensante pour James.

Il y voit une répudiation fondamentale de la foi. Ainsi, cette attitude de partialité lorsque vous avez la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, le Seigneur de gloire, suggère, comme je l'ai dit, une dichotomie au sein de la personne. Ça ne peut pas être.

Ainsi, il justifie donc ce qu'il dit concernant le problème de la partialité lorsque vous détenez la foi de notre Seigneur Jésus-Christ par l'argument concernant la foi et les œuvres, c'est-à-dire la foi et doit être cohérente contre la séparation. Or, c'est pourquoi nous disons ici qu'il passe de l'exhortation spécifique au principe général. Donc, vous avez ici à la fois une justification et une généralisation parce qu'évidemment, ce qu'il dit de 2 :14 à 26 ne s'applique pas seulement à la partialité, pas seulement au type de bifurcation qu'il a décrit et déploré de 2 :1 à 13. mais s'applique de manière plus générale.

Donc, l'exhortation spécifique soutenue par le principe général. Bien entendu, le principe général est que la foi, sans les œuvres, est morte. Nous avons cela dans 2.14 à 26.

Maintenant, alors que nous prenons du recul et regardons l'ensemble de cette partie, 2:14 à 26, nous verrons que, du moins à mon avis, il expose le principe de 2.14 à 17 à travers une série de questions rhétoriques. Ensuite, il continue et donne des arguments à l'appui de ce principe dans 2 : 18 à 26, ce qui, bien sûr, signifie que nous avons ici une justification. Le principe est énoncé de 2 :14 à 17, puis il justifie, soutient ou donne des raisons pour la validité de ce principe de 2 :18 à 26.

Maintenant, en ce qui concerne le principe lui-même, tel qu'il l'articule dans 2 : 14 à 17, que vous lisez ici, est mort. Maintenant, il commence ici, bien sûr, par la déclaration en verset, et en fait, j'aurais dû donner le verset pour référence ici, au verset 14. Et c'est-à-dire que la déclaration a à voir avec sa propre foi sans les œuvres.

Qu'est-ce qu'un prophète, mes frères ? Si un homme dit qu'il a la foi mais n'a pas les œuvres, sa foi peut-elle le sauver ? Ensuite, il va de l'avant et présente des preuves pour cela, ce qui, bien sûr, implique en réalité une justification. Il justifie en fait cette affirmation selon laquelle cela ne sert à rien si un homme dit qu'il a la foi et qu'il n'a pas les œuvres, que sa foi ne peut pas le sauver. Et il dit, la raison pour laquelle je dis cela, je dis cela, et la raison pour laquelle vous devriez le croire, c'est si un frère ou une sœur est mal vêtu et manque de nourriture quotidienne, et que l'un de vous lui dit : allez-y. en paix, être porté et comblé, sans lui donner les choses nécessaires au corps, cela ne sert à rien.

Puis il continue et en tire une conclusion qui est essentiellement parallèle à la déclaration du début du paragraphe. Ainsi, il termine ici au verset 17 avec une

conclusion, une inférence. Il s'agit bien entendu d'une sorte de causalité logique, tirant une conclusion de ce qu'il a dit.

Ainsi, la foi en elle-même, si elle n'a pas les œuvres, est morte. Maintenant, en ce qui concerne la déclaration de 2 : 14, à quoi sert, mes frères, si un homme dit qu'il a la foi et qu'il n'a pas les œuvres ? On remarque ici que James s'engage dans un dialogue imaginaire. En réalité, ce qu'il fait ici à ce stade, et il va continuer jusqu'à la fin du chapitre, c'est s'engager dans ce que nous appelons une diatribe.

Or, dans le langage anglais général, une diatribe signifie une diatribe ou autre, mais ce n'est pas ce que nous avons en tête. La diatribe vient du vocabulaire de la rhétorique ancienne et a à voir avec la pratique qui était assez courante chez les locuteurs, écrivains et rhéteurs de l'Antiquité, à savoir faire valoir leur point de vue, faire valoir leur argument, en s'engageant dans une sorte de dialogue. Peut-être pourrait-on même parler d'une sorte de dispute, mais certainement d'une sorte de dialogue avec un interlocuteur imaginaire, un partenaire de dialogue imaginaire.

Et donc, il commence déjà ici, avec cette personne imaginaire qui dit avoir la foi mais n'a pas les œuvres. Or, on constate ici que cette personne, cet interlocuteur, prétend avoir la foi mais n'a pas d'œuvres. Notez bien, et cela implique une lecture attentive du texte, notez bien ce que nous avons ici.

A quoi sert-il, mes frères, si un homme dit qu'il a la foi mais qu'il n'a pas les œuvres ? Remarquez qu'il ne dit pas si un homme a la foi mais pas les œuvres. Mais plutôt, si un homme dit qu'il a la foi, mais qu'il n'a pas les œuvres. Cela indique que cet homme n'a pas réellement la foi.

Il dit qu'il a la foi, mais qu'il n'a pas d'œuvres. Or, Jacques aurait pu dire : à quoi sert-il à un homme d'avoir la foi mais de n'avoir pas les œuvres, ou de dire qu'il a la foi mais de dire qu'il n'a pas les œuvres ? Mais non, vous n'avez aucune correspondance entre ces deux membres de la déclaration contrastée.

Il dit qu'il a la foi, mais en réalité il n'a pas d'œuvres. Comme je l'ai dit, cela indique très subtilement, mais je pense de manière assez efficace, que cette personne n'a pas réellement la foi. Il prétend avoir la foi, mais n'a pas en réalité au moins ce que Jacques considérerait comme la vraie foi, ou toute foi qui vaut la peine d'être eue.

Cette conclusion sera renforcée plus loin dans ce paragraphe. Maintenant, le point principal du verset est, bien sûr, la prédication qu'il fait, l'affirmation qu'il fait, que cela ne lui profite pas. A quoi sert, mes frères, si un homme dit qu'il a la foi, mais qu'il n'a pas les œuvres ? Bien sûr, c'est une question rhétorique, et il ne s'agit donc pas de poser une question d'information.

Il s'agit d'une déclaration sous forme de questions, et il fait donc en réalité une affirmation. Cela ne profite pas à celui qui dit avoir la foi, mais qui n'a pas les œuvres. Cela ne lui profite pas.

Maintenant, le terme profit ici est ta ophelos. Cela ne rapporte rien. Il n'y a aucun profit là-dedans, et le mot ta ophelos ici, que le RSV traduit par profit, indique, et c'est le mieux que je puisse trouver ici, indique un effet avantageux.

Notez ici que l'hypothèse, qui fait partie de la compréhension chrétienne de la foi, que Jacques partage avec ses lecteurs. Autrement, bien entendu, il ne poserait pas cette question sous la forme d'une question rhétorique. Il se rend compte qu'ils l'accepteront. L'hypothèse ici, qui fait partie de la compréhension chrétienne de la foi, que James partage avec ses lecteurs, est que la foi, de par sa nature même, conduit à des effets avantageux.

Il dit cela, Jacques dit, que l'homme qui dit, la personne qui dit avoir la foi, mais n'a pas réellement les œuvres, n'a pas la vraie foi, parce que cela ne se qualifie pas selon le critère de la vraie foi. Cela n'a pas d'effets avantageux. Ainsi, si l'on peut démontrer qu'un certain type de foi n'a aucun effet bénéfique, ce n'est pas du tout, par sa nature même, la vraie foi chrétienne.

D'ailleurs, nous avons ici l'utilisation de l'article en grec. Il ne prononce donc pas le mot profit. Quel est le bénéfice ? pourrions-nous dire.

Le fait est cependant que très souvent, l'article en grec, l'article défini en grec, est utilisé de manière démonstrative. Et donc, dans ce cas, si l'article est, dans ce passage, effectivement utilisé de manière démontrable, il peut être traduit, peut être compris comme signifiant : ce genre de foi peut-il le sauver ? Ce genre de foi peut-il le sauver ? En fait, c'est un jugement d'AT Robertson, un grec du Nouveau Testament, qu'il expose dans sa soi-disant grande grammaire. À propos, on l'appelle la grande grammaire parce que lorsqu'il l'a écrite à l'origine, elle comptait plus de mille pages.

Puis, quelques années plus tard, il a décidé qu'il avait beaucoup plus à dire, alors il a publié une deuxième édition, qui comptait 500 pages supplémentaires. Mais dans la grande grammaire de Robertson, c'est ce qu'il dit, et je pense qu'il a tout à fait raison. Ce genre de foi peut-il le sauver ? Or, l'effet bénéfique que la foi est censée avoir pour le croyant est explicitement indiqué dans ce contexte.

Est-ce que tu le vois? Salut. Sa foi peut-elle le sauver ? Ou encore, puisque celle-ci se présente sous la forme d'une question rhétorique, reformulée sous forme déclarative, sa foi ne peut le sauver. À propos, cette déclaration suggère qu'il a une sorte de foi, mais pas une vraie foi.

C'est une sorte de foi qui ne peut pas sauver et, par conséquent, ce n'est pas vrai pour la foi. Maintenant, cette notion de salut, Jacques va faire le lien dans quelques versets à partir d'ici, quelques versets plus bas, il va faire le lien avec la justification. Mais à ce stade, il parle de salut.

Il utilise le mot salut. Le salut dans ce contexte est probablement compris dans le sens, principalement compris, dans le sens d'évasion du jugement de la fin des temps. Sur la base du contexte immédiat, c'est exactement ce dont il parlait dans le verset précédent.

Le verset 13, car le jugement est sans pitié pour celui qui n'a fait preuve d'aucune miséricorde, mais la miséricorde triomphe du jugement. Ce qui, d'ailleurs, est lié à la démonstration de miséricorde. Un point qui serait souligné en 2 : 16, et donc lié au concept de foi.

Maintenant, il continue, après avoir fait cette déclaration, cette déclaration initiale en 2 :14, pour la soutenir en 2 :15 et 2 :16. Remarquez la méthode de James. Il aime proposer des scénarios exemplaires. Nous avons vu dans un segment précédent que c'est exactement ce qu'il fait dans 2 : 2 à 4, où il veut soutenir l'exhortation à ne montrer aucune partialité lorsque vous détenez la foi de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il soutient cela par ce scénario très vivant. Il fait la même chose ici. D'ailleurs, il aime particulièrement présenter des scénarios négatifs.

Ceux qui montrent une certaine difficulté à appuyer ce qu'il vient de dire. Et encore une fois, c'est ce qu'il fait ici. Donc, vous avez un scénario.

Encore une fois, il n'y a aucune raison de penser qu'il pense à un événement qui s'est réellement produit. Mais il crée ce scénario pour faire valoir son point de vue. Si un frère ou une sœur est mal vêtu et manque de nourriture quotidienne, et que l'un de vous lui dit : allez en paix, soyez réchauffé et rassasié sans lui donner les choses nécessaires au corps, à quoi cela profite-t-il ? Encore une fois, dans le contexte, c'est presque certainement ce que Jacques a à l'esprit lorsqu'il parle de miséricorde ou lorsqu'il parle de miséricorde au verset 13.

Le jugement est sans pitié pour celui qui n'a fait preuve d'aucune pitié. Cela illustre alors un comportement impitoyable, le manque de miséricorde. Maintenant, j'ai mentionné, bien sûr, que ce salut, permettez-moi juste de mentionner ici, en remontant une seconde, que ce salut dont il parle au verset 14 a presque certainement principalement la notion de jugement de la fin des temps et de salut de la fin. -jugement du temps.

Mais je pense que cela est également lié dans l'esprit de Jacques à la présentation du salut, à la libération, en d'autres termes, au genre de liberté dont les chrétiens

peuvent faire l'expérience maintenant, qui est un aspect du salut dans la sotériologie de Jacques, dans sa doctrine du salut. Encore une fois, cependant, cela est soutenu par le contexte immédiat, le verset 12, ainsi parlez et agissez comme ceux qui doivent être jugés selon la loi de la liberté. Et bien sûr, il avait déjà parlé de la loi comme d'une loi de liberté dans 1 : 21, enfin, dans 1 : 25, qui impliquait également le salut de l'âme dans 1 : 21.

Ainsi, sa compréhension du salut implique à la fois la délivrance actuelle de ces choses qui nous maintiennent dans l'esclavage, qui nous empêchent réellement de vivre pleinement le genre de vie riche que Dieu veut donner à son peuple maintenant, comprise en particulier, bien sûr, comme une libération de l'esclavage, ainsi qu'un salut en termes de consommation future. Maintenant, comme je l'ai dit, la preuve se trouve dans ceci, ou le support se trouve dans ce scénario, dans les versets 15 et 16. Il s'agit d'une situation hypothétique.

C'est un exemple de foi sans les œuvres, qui est inclus pour démontrer qu'une telle foi est sans profit. Cela n'a aucun effet bénéfique. Bien sûr, ceci est structuré, les versets 15 et 16 sont ici structurés en fonction du contraste.

Et c'est essentiellement un contraste entre le fait de prononcer une prière et le don réel. Qu'est-ce qui fait que ce rapport au pauvre en termes de parole, qui n'inclut aucune sorte d'action correspondante ? Le contraste est entre parler sans faire et faire.

Le discours, bien sûr, est en fait une bénédiction dans un sens. Vas en paix; être réchauffé et rempli. Maintenant, cette affaire, ce contraste entre parler sans faire et faire, bien sûr, est exactement ce qu'il a à l'esprit, ce qu'il avait à l'esprit au verset 14.

Quel est le profit, mes frères, si un homme dit qu'il a la foi mais n'a pas les œuvres ? Voilà, vous voyez, vous avez une parole sans action. Ici, vous avez aussi une parole sans action. Je pense qu'il est important de noter alors la relation avec, également avec, qu'il y a un, même s'il parle de parole sans action ici, il y a un lien entre la parole sans action ici et l'audition sans action aux passages 1:22 à 25.

Le problème qui se pose dans 1:22 à 25, qu'il dit, qui, vous savez, implique d'être des exécutants de la parole, d'être des exécutants de la parole et non des auditeurs en se trompant vous-mêmes, cela impliquait d'entendre sans agir. Or, cela implique de parler sans agir. Il se peut qu'une sorte de foi s'exprime dans la prière, soit réchauffée et comblée.

Nous avons ici d'ailleurs la voix passive. Maintenant, nous avons mentionné, lorsque nous parlions d'interprétation et d'interprétation, les différents types de preuves interprétatives, l'importance, l'importance potentielle aux points d'inflexion et les

changements dans la forme du mot qui indiquent sa signification grammaticale et sa signification. Ici, nous avons la voix passive.

En d'autres termes, il ne s'agit pas de quelqu'un qui fait quelque chose, mais plutôt de quelque chose qui est fait à quelqu'un. C'est ce que nous entendons par voix passive. Ici, il dit, dit, soyez réchauffé et rempli.

Or, l'une des fonctions de la voix passive dans le Nouveau Testament est ce qu'on appelle une voix passive dite divine. Pardonnez-moi d'être un peu technique à ce stade, mais ce n'est pas un concept difficile. Parfois, si vous voulez vraiment vous amuser, cela s'appelle le passif de la circonlocution divine. Cela implique l'utilisation de la voix passive lorsqu'il n'y a aucune indication explicite sur qui exécute l'action. C'est ce que vous avez ici.

Il ne veut pas, ne dit-il pas, se laisser réchauffer et combler par quelqu'un. Quand on utilise le passif sans indication de qui est responsable de l'action, en énonçant simplement le passif sans aucune indication de qui, de qui le fait, ça, ça, ça peut être le passif divin. Et quand vous avez, et quand vous avez le passif divin, cela signifie en réalité que Dieu est le sujet sans nom de l'action ou, devrais-je dire, l'acteur sans nom, ce qui dans ce passage est réchauffé et rempli par Dieu.

Il dit : que Dieu vous réchauffe et vous comble. Soit dit en passant, le passif divin est, est utilisé probablement, enfin, presque certainement comme un appareil. Et c'était particulièrement courant parmi, on ne l'a pas vraiment beaucoup dans, dans, dans, dans le grec de l'époque en général, mais on le trouve principalement dans le Nouveau Testament.

C'est en quelque sorte, c'est en grande partie unique au Nouveau Testament et aux écrivains juifs grecs de l'époque. Et cela se retrouve particulièrement parmi les écrivains du Nouveau Testament qui sont juifs. Le fait est que c'est une façon de parler de l'action de Dieu sans utiliser réellement le mot Dieu ou le nom de Dieu.

Les Juifs avaient le nom de Dieu avec une extrême révérence. Vous savez, bien sûr, à quel point l'Ancien Testament met l'accent sur la majesté, la gloire et le caractère sacré, la sainteté du nom de Dieu, qui, bien sûr, est exprimé dans les Dix Commandements. Je ne prendrai pas le nom du Seigneur ton Dieu en vain.

Ainsi, les Juifs étaient très sensibles au caractère sacré du nom divin et tenaient le nom de Dieu avec une telle révérence qu'ils croyaient que même en prononçant le nom, le mot Dieu, pas plus que ce qui était absolument nécessaire, ils le vulgarisaient. Ils l'ont banalisé. Ainsi, ils ont développé un certain nombre d'expédients pour parler de Dieu sans utiliser le nom divin.

L'un d'eux était le passif divin. Donc, il a été simplement compris que si vous utilisez la voix passive sans indication explicite de qui fait l'action dans le contexte, il était assez clair que Dieu pouvait très bien avoir à l'esprit qu'ils pouvaient parler de Dieu sans réellement utiliser le mot Dieu. Cette préoccupation concernant le caractère sacré du nom de Dieu est bien sûr un problème que les gens modernes ont tendance à ne pas avoir.

Mais ils avaient certainement ce genre de conviction. Soit dit en passant, un autre, un autre expédient, en passant, qu'ils ont développé, je pense, même si cela a été contesté récemment, mais je pense que c'est le cas, et je pense qu'il y a toujours un consensus sur ce point, c'est ce que vous avez surtout dans l'évangile de Matthieu, pour parler du lieu où Dieu habite comme une sorte de substitut au nom divin. Ainsi, le royaume des cieux est en réalité, dans l'évangile de Matthieu, synonyme du royaume de Dieu.

Matthieu utilise le royaume des cieux environ 33 fois le royaume de Dieu quatre, mais ce n'est que dans les passages où il est important en termes de contexte de nommer Dieu que vous avez le royaume de Dieu. Sinon, on utilise le royaume des cieux, qui est entièrement synonyme et identique au royaume de Dieu. Mais encore une fois, c'est une façon d'éviter l'utilisation du nom divin en parlant du lieu où Dieu habite plutôt que de parler du lieu où Dieu habite comme une façon de parler de Dieu.

Donc, c'est en fait une sorte de prière. Que Dieu vous réchauffe et vous comble. Donc, nous notons cela, et la comparaison implicite entre dire que l'on a la foi et cette déclaration, parce que cela exprime alors un certain type de foi, un certain type de foi en Dieu, que Dieu est bon et que Dieu vous fournira De quoi as-tu besoin.

Cela implique en réalité une croyance orale, exprimant même le désir que Dieu réponde d'une manière ou d'une autre aux besoins de ces pauvres frères chrétiens. Et d'ailleurs, dans ce passage, il ne parle pas simplement des pauvres en général, mais du pauvre chrétien, d'un frère et d'une sœur pauvres. Cela a à voir avec la façon dont on se rapporte aux autres au sein de la communauté de foi, un autre chrétien.

Or, cette personne qui exprime une telle bénédiction, un souhait ou un désir, cette personne connaît avec précision la situation suggérée par ce que dit cette personne et connaît avec précision le miséricordieux. Verset 13, la miséricorde triomphe du jugement. Et 511, vous avez entendu parler de la fermeté du Seigneur, et vous avez vu le dessein du Seigneur, à quel point le Seigneur est compatissant et miséricordieux.

Ainsi, la personne connaît avec précision la situation, connaît avec précision le caractère de Dieu tel qu'il se rapporte à la situation où Dieu est miséricordieux, mais refuse de s'impliquer dans l'œuvre de Dieu dans cette situation, refuse d'agir selon

ce qu'elle sait. Je dis il parce que c'est le langage qui est utilisé ici, pour agir sur ce qu'il sait. Le travail implique donc deux choses, selon ce passage.

Cohérence active avec la croyance orale. C'est extrêmement important à noter. Que veut dire Jacques lorsqu'il parle d'œuvres ici ? Dans ce passage, dans ce contexte, cela signifie avant tout une cohérence active avec la croyance exprimée.

Et deuxièmement, partager activement l'œuvre de Dieu. Autrement dit, devenir partenaires de Dieu dans son activité rédemptrice et miséricordieuse. Un autre bref commentaire concernant les versets 15 et 16 ici, c'est que, bien que la RSV traduise le verset 15 par mal vêtu si un frère ou une sœur est mal vêtu, en fait, le mot ici est *gumnoi*, ce qui signifie en gros nu.

Cela peut signifier mal vêtu, mais ce n'est généralement pas ainsi qu'on l'entend. Ce n'est pas la façon dont on l'utilise. Cela signifie généralement et fondamentalement nu.

Cela a une double signification, et c'est probablement ainsi qu'il faudrait le traduire ici. Bien sûr, la raison pour laquelle le mot est traduit mal vêtu est qu'il s'agit d'une personne qui manque de ressources pour se vêtir adéquatement. Mais le fait qu'il parle ici de nudité renvoie, d'une part, à toute la question de la honte.

En fait, je pense qu'il souligne et exprime un autre aspect de la pauvreté. Il ne s'agit pas simplement d'une détresse matérielle ou d'un manque matériel, mais d'une honte qui s'y rattache, qui, outre le besoin matériel et le manque matériel, appelle à être abordée en termes d'action miséricordieuse. La honte de la pauvreté est associée à un stigmate social qui, bien entendu, est lié à toute cette notion de honte, qui s'exprime en réalité généralement en termes de nudité dans la tradition biblique.

Tout d'abord, à titre d'exemple, dans le récit de l'automne, ils étaient nus mais n'avaient pas honte, etc. Ainsi, comme je l'ai dit, il existe un lien conceptuel entre la nudité et la honte. Mais au-delà de cela, cela peut être, nous ne pouvons pas le dire avec certitude, mais cela peut être une allusion à la discussion de Jésus sur les brebis et les chèvres que vous avez dans le chapitre 25 de Matthieu.

En termes de preuves, nous savons bien sûr qu'il existe plusieurs passages dans lesquels Jacques fait écho aux enseignements de Jésus que l'on retrouve notamment dans l'évangile de Matthieu. Ainsi, Jacques semble avoir connu la tradition de Jésus, en particulier la tradition de Jésus qui est liée à Matthieu. Pas qu'il le sache nécessairement. En fait, je pense qu'il n'a aucunement connu l'Évangile de Matthieu parce que l'Évangile n'aurait probablement pas été connu avant quelques années après que cette épître ait été écrite.

Mais il semble avoir connu la tradition de Jésus que Matthieu connaissait et avait également incorporée. Et, bien sûr, vous vous en souvenez, j'étais nu, et vous ne m'avez pas rendu visite ou vous ne m'avez pas habillé. Vous ne m'avez pas donné de vêtements et ce genre de choses.

Et ainsi, il revient peut-être à la tradition de Jésus et rappelle à ses lecteurs que Jésus lui-même considérait ce genre de chose comme suffisamment important pour l'inclure dans son enseignement pendant qu'il exerçait son ministère sur terre. Maintenant, il y a une causalité ici où il dit, fondamentalement, avoir ce genre de foi ne profite à rien. C'est bien sûr le point de la toute dernière déclaration du verset 16.

L'un d'entre vous dit : allez en paix, soyez réchauffé et rassasié sans lui donner les choses nécessaires au corps, mais à quoi cela sert-il ? Autrement dit, cela ne rapporte rien. Or, c'est quelque peu ambigu ; la déclaration est ouverte et peut en fait impliquer deux choses liées ensemble. Nous répondons à la question : que veut-il dire exactement quand il dit ici que cela ne profite à rien.

Dans quel but ? Comme je l'ai dit, cela peut impliquer deux choses liées ensemble. Premièrement, il laisse entendre que cela ne profite pas aux pauvres. Il s'en va, note et s'en va en paix.

Au fait, permettez-moi juste de mentionner ceci. Nous avons vu dans le scénario 2 : 2 à 4 que James utilise la description spatiale et les réalités spatiales pour pointer vers des réalités relationnelles. La personne proposée dans le scénario 2 : 2 à 4 dit à la personne riche, à la personne qui a des moyens, asseyez-vous ici, s'il vous plaît.

La proximité spatiale suggère une intimité relationnelle et une connectivité relationnelle. Alors que, quand il dit au pauvre, reste là, cette distance spatiale indique une distance relationnelle, ne voulant rien avoir à faire avec la personne. Cela peut être suggéré ici par ce que la personne dit dans notre scénario au verset 16 : allez en paix.

Or, c'est très ambigu car, bien sûr, partir en paix était généralement une sorte de bénédiction. Mais dans ce contexte, il faut soupçonner que James a aussi autre chose en tête. Et c'est que sous ce langage pieux, aller en paix, il y a un désir de se débarrasser de cette personne, un désir de se séparer de lui, de voir ce pauvre s'éloigner de lui.

Vas en paix. En tout cas, il s'en va, note, va en paix, toujours nu et affamé. Or, ce genre de foi donc, et c'est ce que nous faisons à ce stade, ce genre de foi n'a aucun effet avantageux au sein de la communauté.

Cela ne sert à rien, cela ne rapporte rien au pauvre chrétien. Cela ne rapporte rien à la communauté. Le fait que cela n'ait aucun effet avantageux sur le compagnon

chrétien implique qu'il n'y a aucun effet avantageux sur la personne qui dit avoir ce genre de foi.

Notez que le fait évident, le fait manifeste que cela ne profite pas à la personne, à la personne qui est pauvre, suggère également que cela ne profite pas ; cela n'a aucun effet bénéfique pour celui qui le dit également. Il existe bien entendu un lien étroit entre l'individu et la communauté. C'est un pauvre frère chrétien.

Si ce type d'action ne profite pas à la communauté, cela signifie qu'il ne profite pas non plus à l'individu. Si cela ne profite pas à la communauté ou à d'autres membres de la communauté, on suggère que cela ne profite pas non plus à l'individu. Il y a donc un lien.

Sans profit pour les autres chrétiens, cela signifie que c'est sans profit pour ceux qui ont une telle foi, ce qui conduit vraiment à la deuxième chose que je pense qu'il a à l'esprit en ce qui concerne le fait qu'il est sans profit, à savoir que cela ne profite pas à la personne elle-même, à l'homme lui-même qui prononce cette bénédiction entre guillemets parce qu'il n'a pas fait preuve de miséricorde et est donc jugé par le Dieu en qui il prétend avoir foi, le Dieu de la loi, qui est en réalité la loi de l'amour. Le Dieu de la loi est le Dieu d'amour, et cette personne ne montre pas d'amour et donc n'a pas vraiment confiance en lui n'a pas vraiment de relation avec le Dieu d'amour qui est un Dieu de loi et le Dieu qui fait miséricorde. . Verset 13 et encore 5 :11, comment une personne peut-elle vraiment croire au Dieu qui commande ? Verset 8, vous aimerez votre prochain comme vous-même et qui juge sur la base de la miséricorde manifestée envers les autres et en même temps contredire la loi de l'amour et refuser de faire preuve de miséricorde.

C'est évidemment impossible. C'est pourquoi Jacques peut tirer la conclusion qu'il tire au verset 17, donc la foi en elle-même, si elle n'a pas les œuvres, est morte. Cela inclut ce qu'il a dit selon lequel une telle foi serait sans profit lorsqu'il dit qu'elle est morte.

Cela inclut ce qu'il a dit concernant l'inutilité d'une telle foi, verset 14, mais cela va au-delà. Le verset 17 n'est pas simplement une reformulation du verset 14, où il parle de l'inutilité de la foi, mais il va au-delà. Maintenant, il parle de la mort, de la mort de ce genre de foi.

Ce n'est pas simplement que ce genre de foi ne produit pas d'effets et de bénéfices avantageux. Mais lorsqu'il affirme qu'elle est morte, il insiste, comme James, sur le fait qu'une telle foi est incapable de faire quoi que ce soit, non seulement qu'elle manque d'effets avantageux, mais qu'elle est incapable de faire quoi que ce soit. Bien sûr, c'est le caractère d'un cadavre.

Un cadavre ne peut rien faire. Il est incapable de faire quoi que ce soit. Cette sorte de foi est morte dans le sens où elle est incapable de faire quoi que ce soit.

À toutes fins pratiques, cela n'existe pas. Non seulement elle ne produit pas d'œuvres, mais elle est incapable de produire des œuvres. Une foi sans les œuvres manifeste sa mort, son incapacité à faire quoi que ce soit.

Il n'a ni vie, ni vitalité et ne vient pas de Dieu. Car Dieu est un Dieu de vie et n'a rien à voir avec la mort. Bien entendu, cela suggère que les œuvres ne sont pas un supplément à la foi, mais plutôt une expression essentielle de la foi.

Une personne qui n'a pas d'œuvres n'a pas du tout une foi réelle, authentique et valide, pas le genre de foi qui compte. Maintenant, il continue, bien sûr, dans les versets 18 à 26, pour appuyer les affirmations qu'il a formulées dans les versets 14 à 17. Et encore une fois, il continue la diatribe, cette discussion, ce dialogue, avec l'interlocuteur imaginaire.

Mais quelqu'un dira. Il commence donc par une objection anticipée. Mais quelqu'un dira.

Autrement dit, contrairement à ce que je viens de dire, il pourrait bien y avoir une opinion contradictoire, un point de vue différent, qui va maintenant être exprimé dans cette citation. Ainsi, vous avez ici une objection anticipée à ce qu'il a dit, un rejet du verset 17, selon lequel la foi en elle-même, si elle n'a pas les œuvres, est morte. L'objection ici est que la foi peut être séparée des œuvres.

Cette foi et ces œuvres sont séparables. Quelqu'un dira : tu as la foi et j'ai les œuvres. Comme je l'ai dit, l'affirmation essentielle est que la foi et les œuvres sont séparables.

Or, cela implique une certaine compréhension de la foi d'une part et une certaine compréhension des œuvres d'autre part. C'est-à-dire que cette affirmation implique que la foi et les œuvres sont de telle nature qu'elles peuvent exister isolément. Qu'ils peuvent exister de manière isolée.

Maintenant, quelques choses concernant cette déclaration. Il y a plus ici qu'il n'y paraît. Si on va un peu sous la surface.

Nous savons, bien sûr, que nous avons au moins toutes les raisons de penser, à mesure que nous parcourons les versets 18 à 26, que Jacques a soit Paul, soit une certaine compréhension de Paul, de Pauline, de Paul, ou de l'enseignement de Paul, ou de Pauline. l'enseignement à l'esprit. J'ai tendance à penser, comme cela deviendra clair au fur et à mesure que nous avançons, que Jacques n'argumente pas tant contre Paul que contre une sorte de paulinisme mal compris, une sorte de

malentendu. On pourrait même parler d'une sorte de perversion de la pensée de Paul, de son enseignement sur la justification.

Mais cette notion selon laquelle un chrétien peut avoir la foi et un autre chrétien peut avoir des œuvres pourrait également aborder un autre aspect d'une mauvaise compréhension de l'enseignement de Paul, et cela a à voir avec l'enseignement de Paul concernant les dons spirituels. Vous savez, vous vous souvenez que, eh bien, vous trouvez cela particulièrement, mais pas exclusivement, dans 1 Corinthiens, chapitres 12 à 14. Bien sûr, cela se retrouve également dans un bref passage, une brève partie de Romains 12, dont Paul parle. Il s'agit bien sûr des dons spirituels dans la communauté, et Paul souligne que tout le monde n'a pas tous les dons que Dieu a distribués, de sorte que certains membres de la communauté ont certains dons, et d'autres membres de la communauté ont encore d'autres dons.

Chaque membre de la communauté a un don, et certains membres de la communauté peuvent avoir plus d'un don, mais personne n'en a un ; tout le monde a tout ; tout le monde a au moins un don, mais personne n'a tous les dons. Et bien sûr, la communauté a besoin de tous ses membres avec leurs divers dons pour que la communauté fonctionne bien. Cette notion de répartition des dons au sein de la communauté, et en effet, rappelez-vous que dans 1 Corinthiens 12, l'un des dons est le don de la foi.

Ainsi, Jacques parle peut-être ici d'un malentendu ou d'une mauvaise application de l'enseignement de Paul concernant les dons de l'Esprit au sein de l'Église et dit, essentiellement, j'ai la foi, et vous avez les œuvres, de sorte que la foi et les œuvres sont désormais comprises selon le cadre de la distribution paulinienne, la notion paulinienne de distribution des dons au sein de la communauté, selon laquelle certains ont la foi et d'autres, d'autres chrétiens, ont des œuvres. De toute évidence, James veut corriger cette notion et, bien sûr, ce n'est évidemment pas du tout ce que Paul avait en tête. Mais, encore une fois, il se peut très bien que ce soit une mauvaise compréhension de l'enseignement de Paul ici.

Mais notons aussi que dans le déroulement de cet argument, étant donné l'insistance de Jacques sur le fait que la foi sans les œuvres est morte, c'est-à-dire qu'il ne faut pas prétendre avoir la foi sans avoir les œuvres, en réalité, il est très surprenant que cet interlocuteur avec dont James est engagé dans un dialogue argumentatif dit ce qu'il dit. Vous avez la foi et j'ai des œuvres. Après tout, ne vous attendriez-vous pas à ce que cette personne dise le contraire ? Vous avez des œuvres et j'ai la foi.

Mais cette personne qui conteste, cet interlocuteur imaginaire qui conteste Jacques, dit : tu as la foi, et j'ai les œuvres. Que se passe-t-il ? En fait, cela crée une certaine tension avec ce que dit Paul dans la déclaration suivante en 18b. Il dit à cette

personne, montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi, par mes œuvres, je te montrerai ma foi.

Mais cette personne ne prétend pas avoir la foi. Il prétend avoir des œuvres. Que se passe t-il ici? Les érudits, bien sûr, débattent de ce qui se passe ici depuis très, très longtemps.

Je peux simplement vous dire ce que je pense et pourquoi. En introduisant cette déclaration d'une manière si surprenante, alors qu'on s'attendrait à ce qu'il dise, vous avez des œuvres, et j'ai la foi, en disant à la place, vous avez la foi et j'ai des œuvres, je pense que Jacques suggère ici qu'il ne le fait pas. Je voudrais simplement affirmer que la foi sans les œuvres est morte. Qu'il est impossible d'avoir la vraie foi sans les œuvres.

Mais il veut aussi faire valoir le point inverse, c'est-à-dire qu'il est impossible d'avoir des œuvres sans la foi. Non seulement il est répréhensible de prétendre que l'on peut avoir la foi sans les œuvres, mais il serait également répréhensible pour quiconque de penser que les œuvres sont possibles sans la foi. Non seulement la foi sans les œuvres, mais aussi les œuvres sans la foi ne peuvent être obtenues.

Maintenant, cette réponse donc, il passe de cette objection anticipée au verset 18a à l'objection répondue aux versets 18b à 26. Et ce qu'il fait ici, c'est faire appel, tout d'abord, à la nature de la foi. Cela se trouve au verset 18b.

Donc, ce que vous avez ici en réalité, c'est une sorte d'interrogatoire. Cette affirmation, vous avez la foi, et j'ai les œuvres, est un problème qu'il entreprend ensuite d'aborder, de vraiment résoudre. Cela implique aussi, bien sûr, une affirmation que James considère comme fausse, et il va donc de l'avant ; En ce qui concerne ces appels, il va de l'avant en soutenant l'affirmation implicite de James selon laquelle cette déclaration, cette objection de l'interlocuteur, est fausse.

Ainsi, il commence par dire que c'est faux à cause de la nature même de la foi en 18b. Montre-moi ta foi en dehors de tes œuvres, et moi, par mes œuvres, je te montrerai ma foi. Il s'agit en réalité d'un appel à la réalité, d'un appel à l'interlocuteur pour qu'il soutienne son affirmation selon laquelle la foi et les œuvres sont séparables, pour qu'il appuie son affirmation et suggère que cette affirmation est indémontrable.

Il ne peut pas être sauvegardé. Cela ne peut être étayé par des faits, par la réalité. C'est contraire à la réalité.

Il met l'interlocuteur au défi d'étayer ses affirmations et il fait appel à la réalité. Il dit que vous devez le démontrer plutôt que de vous lancer dans une simple affirmation. Maintenant, l'hypothèse qui se cache derrière ce que James dit ici est la suivante.

La nature de la confession de foi est telle que pour qu'elle ait un sens, elle doit être démontrée. Autrement dit, la foi, de par sa nature même, doit être exprimée.

Une foi non exprimée ou une foi inexprimable mine la revendication de la foi elle-même. Cela enlève la prétention d'avoir foi en quelque substance que ce soit. Maintenant, il va de l'avant et fait aussi appel aux démons.

Au verset 19, vous croyez, et bien sûr, cela vient de la même racine que la foi, pistis c'est la foi, pisteueis ici, vous croyez, vous avez la foi que Dieu est un. Vous faites bien. Même les démons croient et frémissent.

D'accord, c'est un verset intéressant. Il fait ici appel aux démons dans son argumentation. Alors que nous débattions cela, il y a en réalité trois points que James souhaite souligner ici.

Il y a en réalité trois points que nous devrions souligner à propos de ce verset. La première est que l'objet de la foi est explicitement identifié. Jacques identifie maintenant explicitement l'objet de la foi.

C'est la seule fois dans le livre de Jacques où Jacques parle réellement de l'objet de la foi. Autrement dit, ce en quoi on a foi, c'est ce en quoi on croit. Pour Jacques, la foi n'est pas seulement une foi en tant que confiance et engagement personnels, comme le souligne Paul.

C'est ça, mais en fait, nous avons vu cela dans 2:1, alors que je disais dans l'autre segment, je pense que nous avons bien le génitif objectif, c'est-à-dire que l'objet de la foi est notre Seigneur. Jésus Christ. C'est la foi, comme je l'ai dit, la confiance personnelle en la personne de Jésus-Christ. Vous trouvez cela en 2:1. Je pense que vous le trouvez également dans 2 :21 à 23, lorsqu'il dit : Abraham, notre père, n'a-t-il pas été justifié par les œuvres lorsqu'il a offert son fils Isaac sur l'autel ? Vous voyez que la foi était active avec ses œuvres et que la foi était complétée par ses œuvres.

Et s'accomplit l'Écriture, qui dit qu'Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. Cela implique une confiance personnelle, c'est-à-dire une confiance en la personne de Dieu. Il est donc vrai qu'une partie de la compréhension de la foi selon Jacques repose sur la confiance personnelle et l'engagement dans la personne du Christ, dans la personne de Dieu, comme le souligne Paul.

Mais Jacques comprend aussi la foi, et en relation avec cela, Jacques comprend la foi comme l'adhésion à un credo, c'est-à-dire la confiance dans une certaine compréhension de Dieu, une certaine notion de Dieu. La foi comme adhésion à un credo et à un credo spécifique, et c'est l'unité de Dieu. Vous croyez que Dieu est Un.

Vous croyez quelque chose à propos de Dieu. Je pense que nous devons faire attention à ne pas trop séparer la foi en tant qu'affirmation de credo de la foi en tant que confiance ou engagement personnel. Parce que, bien sûr, pour avoir foi en la personne de Dieu, il faut savoir qui et ce qu'est Dieu.

Ainsi, la croyance religieuse en tant qu'affirmation de croyance, l'assentiment de croyance fait partie, pourrait-on même dire, inséparable de la confiance personnelle. En fait, on peut parler pieusement d'avoir confiance personnelle, avoir la foi comme confiance personnelle ou confiance en Dieu, mais si vous ne savez pas qui est Dieu, si vous n'avez pas la foi comme affirmation d'une pensée juste ou juste, vous pourrait même dire, la bonne doctrine à l'égard de Dieu, votre foi personnelle, votre engagement personnel peuvent s'avérer idolâtres. Ayez foi en Dieu, mais le Dieu en qui vous avez foi n'est pas le vrai Dieu et ne correspond pas au Dieu tel qu'il est présenté dans les Écritures.

Il existe donc un lien profond entre la foi en tant qu'assentiment théologique et la foi en tant qu'engagement et confiance personnels. L'un des dangers, je pourrais le dire en passant, est celui d'une moindre importance accordée à la théologie sérieuse et à la pensée théologique, que l'on retrouve dans certaines parties de l'Église. Cela a toujours été le cas, mais surtout peut-être ces dernières années, c'est qu'on court très sérieusement le risque d'idolâtrie. Tout cela pour dire que Jacques a cette compréhension holistique de la foi.

Cela implique une confiance personnelle et un engagement en un Dieu qui est connu, qui est connu à juste titre, et surtout qui est connu comme étant Un, le Shema, le cœur même de la foi juive, de la foi hébraïque. Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu. Si vous croyez que Dieu est Un, vous faites bien.

Chez Jacques, la foi est donc considérée comme un assentiment à l'unité de Dieu. Et nous constatons que cet assentiment reçoit la marque d'approbation de James. Si vous croyez que Dieu est Un, vous faites bien.

Comme il l'avait dit au verset 8, si vous accomplissez réellement la loi royale selon l'Écriture, vous aimerez vous-même votre prochain et vous ferez bien. Il s'agit d'une affirmation théologique fondamentale entre l'argumentation et les exhortations de l'épître dans son ensemble. Comme nous l'avons vu tout au long, Jacques met l'accent sur l'unité de Dieu comme base de la vie chrétienne pratique.

Maintenant, cela pourrait être compris comme une sorte de crédalisme, mais le point de James est qu'il s'agit d'un crédalisme seulement s'il n'est pas accompagné d'œuvres. Ce n'est du crédalisme que s'il n'est pas accompagné d'œuvres. Ce qui fait de la foi un simple assentiment de credo par rapport à l'engagement de ma personne à un engagement confiant envers la personne de Dieu et du Christ, c'est l'expression d'une telle foi en action.

Ce qui fait l'assentiment à la doctrine du crédalisme par rapport à une sorte de confiance personnelle qui établit une relation personnelle, remarquez, un ami de Dieu, c'est selon Abraham, qui établit une relation personnelle qui exprime cette relation personnelle, une foi vivante et vibrante est la absence de travaux. La véritable croyance dans le credo implique l'engagement de toute la personne et doit donc invoquer la foi au sens paulinien, qui se manifeste par les œuvres. Par ailleurs, dans un sens, toute cette affaire concernant ce que beaucoup de gens, de nombreux chrétiens, appellent maintenant un simple assentiment de croyance ou un simple assentiment intellectuel, je pense qu'elle implique l'anthropologie, une vision de l'humanité qui était inconnue dans le monde antique et parmi les autres. les écrivains bibliques.

Parce que si vous creusez un peu, si vous approfondissez la vision biblique de l'humanité, je pense que vous constaterez que leur hypothèse est que si une personne croit vraiment que quelque chose est vrai, cela affectera nécessairement l'ensemble de la société. personne. Je pense, en d'autres termes, qu'ils auraient eu un certain problème avec le concept selon lequel une personne pourrait être pleinement persuadée, pourrait-on dire cognitivement ou intellectuellement, de quelque chose comme la résurrection de Jésus sans que cela n'affecte la personne de manière holistique. Maintenant, James parle des personnes divisées comme d'un problème et nous savons donc que cette idée existait, mais il y a un sens plus profond.

En fait, c'est l'une des raisons pour lesquelles James a un problème de division. Il existe un sentiment plus profond selon lequel les êtres humains sont entiers, intégrés. L'une des tendances, ce n'est peut-être pas tellement le cas dans certaines parties du monde, mais l'une des tendances occidentales qui caractérise la modernité en Occident est de compartimenter, de compartimenter la personnalité.

Et vous avez une sorte d'anthropologie, une vision de l'humanité, qui autorise la possibilité d'une sorte de compartimentage qui aurait été, je pense, assez étrangère, assez étrangère à la pensée des personnes anciennes, en particulier des personnes bibliques. Maintenant, ce que nous avons ici, cependant, deuxièmement, au-delà de l'objet de la foi explicitement identifié ici, c'est que l'objet de cette foi, c'est-à-dire la croyance en l'unité de Dieu, démontre la contradiction inhérente et flagrante du fait d'avoir la foi sans travaux. La séparation de la foi et des œuvres implique une séparation, une désunion et une dichotomie au sein de Dieu lui-même, qui est exactement le contraire de ce que soutient la foi.

Croyez-vous que Dieu est Un ? La croyance que Dieu est Un implique que la foi et les œuvres ne font qu'un et qu'elles ne peuvent être séparées. Bien sûr, cela exprime aussi une hypothèse plus profonde. Cela implique d'ailleurs des implications dont nous parlions lorsque nous parlions de méthode.

Cela implique, à titre d'hypothèse, que la vie chrétienne est le reflet de l'être de Dieu lui-même. Maintenant, le troisième point ici est que l'inefficacité, l'inefficacité du salut de la foi seule sans les œuvres, est indiquée par la comparaison avec les démons. C'est bien sûr le principal argument qu'il avance.

C'est pourquoi il introduit ici les démons. Vous croyez que Dieu est Un, vous faites bien, même les démons croient et frémissent. Les démons affirment également le credo, mais ce genre de foi ne les sauvera évidemment pas du jugement eschatologique.

Il y a cependant ici, je pense, un élément de contraste entre celui qui dit avoir la foi et n'avoir pas les œuvres et les démons qui croient que Dieu est Un. Je pense qu'il y a aussi un contraste ainsi qu'une comparaison. Maintenant, à un certain niveau, il fait clairement une comparaison entre ceux qui voudraient séparer la foi et les œuvres et les démons qui ont une sorte de foi.

Ils croient que Dieu est celui pour qui la foi ne sert à rien. Cela ne leur profite pas du tout. Ils n'en tirent aucun salut.

Il y a clairement une comparaison entre la personne qui dit avoir la foi mais n'a pas les œuvres et ces démons tels que décrits ici, mais il peut aussi y avoir un contraste. Ceci est souvent manqué par les interprètes, mais au moins il est clair pour moi qu'il peut aussi y avoir un contraste entre la personne qui dit : j'ai la foi mais n'a pas d'œuvres, et les démons qui croient que Dieu est un et frémissent. Il y a ici un élément de contraste qui peut également souligner le point de Jane.

Autrement dit, même chez les démons, cette croyance mène à l'action. Ils croient et frémissent. Les démons se rendent compte que la foi sans les œuvres de leur part mènera au jugement et, comme Jane peut le laisser entendre, s'ils pouvaient se repentir et aligner leur comportement sur leur foi, ils le feraient.

C'est pourquoi ils frémissent. Les démons sont donc plus conscients et plus précis dans leur perception des choses que ces chrétiens. C'est une observation très intéressante que dans la Bible, le diable et les démons ont une bonne théologie.

Ils ont évidemment leurs problèmes, mais la théologie n'en fait pas partie. Vous vous souvenez que dans la tradition évangélique synoptique, vous trouvez cela dans Matthieu, Marc et Luc, que le diable, Satan, se rend compte très tôt que Jésus est le fils de Dieu. Immédiatement après le baptême de Jésus dans Matthieu chapitre trois, vous avez au début du chapitre quatre la tentation de Jésus par le diable, où le diable tente Jésus précisément dans son rôle si vous êtes le fils de Dieu, ce qui d'ailleurs dans le grec est une déclaration conditionnelle de première classe, qui suppose

qu'elle pourrait être traduite, peut-être devrait-elle être traduite, puisque tu es le fils de Dieu, fais ceci, ou puisque tu es le fils de Dieu, fais cela.

Bien sûr, avant même que les êtres humains et avant même que les disciples ne réalisent que Jésus est le Fils de Dieu, les démons le font. Ainsi, le diable et les démons ont une bonne théologie. Ce n'est pas leur problème.

Mais en tout cas, c'est, je pense, un argument très efficace de la part de James et très intéressant : il étaye son point de vue ici, entre autres, en faisant appel à la foi, dans la mesure où vous pouvez l'appeler ainsi, la foi de démons. Maintenant, et bien sûr, vraiment, vous avez ici l'argument a fortiori. Si cela est inefficace, si ce genre de foi n'est vraiment d'aucun avantage pour les démons, à combien plus forte raison est-ce d'aucun avantage pour nous ? Maintenant, il va alors faire appel au témoignage scripturaire et cela devient assez complexe.

Je pense donc que c'est un bon endroit pour faire une pause ici, et nous pourrons reprendre dans le prochain segment vidéo.

Il s'agit du Dr David Bower dans son enseignement sur l'étude biblique inductive. Il s'agit de la session 22, Jacques 2 : 14-20.